

avez su vous en affranchir par votre courage et par votre mérite, tandis qu'un autre en rougirait....

—Et pourquoi donc en rougirais-je ? s'écria François avec impétuosité ! Pourquoi ne me rappellerais-je point avec émotion des temps pénibles dont le souvenir me rend le présent plus précieux et plus doux ? N'est-ce point un encouragement pour mieux faire encore ? N'est-ce point une consolation efficace, si je me heurte contre quelques obstacles ou contre quelques désappointements ? J'en lutte plus énergiquement contre les premiers en songeant à tous ceux que j'ai déjà surmontés, quoiqu'ils fussent en apparence bien plus invincibles. Je me console des seconds, en me reportant vers mon existence d'autrefois, et en me demandant si je ne suis point un ingrat envers Dieu, qui m'a tiré de si bas pour me placer là où jamais n'auraient osé aspirer mes désirs les plus ambitieux."

C'étaient en de tels entretiens que s'écoulaient les journées que passaient entre eux ces quatre hommes si bien faits les uns pour les autres et dignes d'être réunis et de s'aimer.

Un soir que les premiers froids de l'automne les réunissaient autour de la cheminée, et qu'ils se délectaient aux caresses du foyer si douces et si favorables aux confidences et aux entretiens intimes.

"Comment se fait-il, demanda monsieur Berghem au docteur, que vous ne vous soyez pas marié, vous si bien fait pour rendre une femme heureuse et pour goûter le charme paisible d'un intérieur ?"

Le docteur soupira, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et, oubliant les amis près desquels il se trouvait, il se livra à la tristesse et au souvenir que semblait avoir évoqué pour lui cette question.

"Pardon, ajouta le négociant dunkerquois ; j'ai peut-être été indiscret.

—A mon âge, répliqua le docteur, il ne peut plus y avoir d'indiscrétion à me demander compte de mes souvenirs. Pourtant, tout vieux que je suis, je n'ai pu entendre froidement votre question, qui remue la seule douleur dont le temps n'ait point encore amorti la vivacité dans mon âme. C'est un secret que j'ai jusqu'ici précieusement renfermé dans mon cœur et que personne n'a jamais su ; car il y a des plaies du cœur que l'on cache aux regards des indifférents : elles les feraient sourire et ils n'en comprendraient point les souffrances. Oui, vous avez raison, monsieur, j'étais né pour les joies paisibles du ménage, pour la vie à deux, pour le bonheur de la paternité. Bien longtemps j'ai rêvé tout cela ; bien souvent je me suis dit : Mon bonheur consistera

dans ces choses ! Hélas ! et me voilà vieux, près du tombeau, sans que jamais mon oreille ait entendu une voix infantine et fraîche, me dire : "Père !" Jamais une épouse ne s'est penchée sur mon chevet pour interroger le mal dont je souffrais, pour me consoler, pour m'aimer ! Des soins mercenaires, des services à tant par jour, voilà quelle serait ma triste situation sans la tendresse d'Emile, sans le bon accueil qu'il fit au vieillard quand il vint s'asseoir au coin de son feu. "Père !" oh ! oui j'aurais donné tout mon sang pour m'entendre donner ce nom, pour presser dans mes bras un enfant qui fût mon fils !... Mais Dieu ne l'a pas voulu ; que sa volonté soit faite !"

Le vieillard essuya une larme qui coulait sur ses joues, et après une courte interruption reprit en ces termes :

XI.

"Assez malheureux pour perdre ma mère quand je n'avais encore que douze ans, j'eus la douleur de voir mon père former bientôt un second mariage. Ce fut un jour bien cruel pour moi que le jour où une étrangère entra dans la maison, en maîtresse, pour s'y emparer de la place de celle que je pleurais encore et qui reposait à peine depuis quelque mois sous la tombe. Cette femme usa de tous ses droits sans pitié. Non-seulement elle oublia les convenances jusqu'à porter les parures de ma mère et à s'offrir ainsi à mes yeux, mais encore, importunée de mes larmes, elle me fit défendre par mon père de pleurer ; ...elle exigea même de moi que je l'appelasse ma mère ?"

"On n'obtint de moi ces concessions qu'après de longues lutttes et grâce à une extrême et persévérante sévérité. Vaincu par la rigueur de mon père, je cédai enfin, mais avec un désespoir d'autant plus grand qu'il fallait le renfermer dans mon cœur et ne le laisser lire à aucun regard. Tout le monde, dans la maison, était dévoué à ma belle-mère, jeune, jolie, spirituelle, impérieuse, aimant mon père avec passion, et ne comprenant pas tout le mal qu'elle me faisait lorsqu'elle exigeait de moi des sacrifices simples et tout naturels à ses yeux.

"Quatre années s'écoulèrent ainsi pour moi dans une contrainte qui, jointe à ma faiblesse de tempérament, répandit sur mon caractère une mélancolie dont rien, depuis, n'a pu le guérir. Cette mélancolie me faisait regarder dans la maison comme un enfant malingre et boudé, sans intelligence et sans aucun sentiment affectueux. Mon père lui-même finit par me délaisser entièrement et par

donner toute la tendresse dont il me dépouillait aux trois enfants qu'il avait eus de son second mariage. Ce fut donc avec une grande joie que je me vis, à dix-huit ans, envoyé à deux cents lieues de ma famille, pour aller étudier, à la Faculté de Médecine de Montpellier, la médecine dont mon père voulait faire ma profession.

"Cette joie ne tarda pas néanmoins à s'amortir beaucoup, quand, après une semaine de séjour dans Montpellier, et lorsque j'eus épuisé tous les aliments que cette ville offrait à ma curiosité, je compris l'isolement où je me trouvais, seul, sans un ami, sans une simple connaissance, et n'ayant pour vivre que le plus strict nécessaire. J'étais trop pauvre, trop mélancolique et surtout trop timide pour rencontrer parmi mes disciples beaucoup d'empressement à se lier avec moi. Ils étaient plutôt portés à se moquer de mon accent du Nord, de mes habits de gros drap et de ma démarche maladroite qu'à rechercher ma société et à m'inviter à leurs parties de plaisir. Le temps que je n'employais pas à suivre les cours de la Faculté et de la clinique des hôpitaux, je le passais donc à travailler dans ma chambre, heureux quand il ne me fallait pas interrompre ces travaux, à la nuit, faute d'argent pour acheter de l'huile et partant de lumière pour les continuer."

"Une année se passa de la sorte. J'étais estimé de mes professeurs, qui voyaient en moi un élève laborieux, mais sans beaucoup d'intelligence ; car je poussais, je vous l'ai dit, la timidité jusqu'au ridicule. Quant à mes camarades, ils avaient fini par se familiariser avec ma mine hétéroclite et ils se servaient de moi, sans scrupule, pour se faire remplacer dans leur service toutes les fois qu'ils avaient en projet quelque partie de plaisir. Je ne puis m'empêcher de sourire aujourd'hui en me souvenant de la manière dont ils me disaient : "Delloye, tu feras mon service aujourd'hui, je dine en ville ; ou bien : je vais danser à la campagne, tu passeras la nuit à ma place dans l'hôpital." On aurait dit qu'ils usaient d'un droit tout simple, et qui leur était acquis sans contestation possible. Jamais il ne leur est arrivé de me remercier une seule fois, et je pense qu'ils fussent tombés des nues si j'avais, je ne dis pas répondu négativement à leur injonction, mais seulement répondu. Ils ne me priaient pas de leur rendre un service ; ils me prévenaient tout bonnement que j'aurais à le leur rendre."

"Du reste, loin de songer à refuser de passer, pour mes camarades, les journées à l'hôpital ; je les en aurais presque sollicités ; non pas pour le feu et la lumière que je trouvais